Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 21 (1943)

Artikel: Quelques portraitistes genevois du XVIIIe siècle
Autor: Deonna, W.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-727884

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUELQUES PORTRAITISTES GENEVOIS DU XVIIIe SIÈCLE

W. Deonna.

I. Les pastels du chevalier de Boufflers.

Le chevalier de Boufflers est, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, une des figures les plus curieuses de la société française, brillante et spirituelle, éprise d'art et de lettres, mais aussi désespérément frivole et légère, qui résoud tout en pirouettes et en chansons, sans prévoir la catastrophe prochaine.

* * *

Stanislas de Boufflers, né en 1738, vit à Lunéville avec sa mère, la marquise de Boufflers, à la cour de Stanislas, roi de Pologne et duc de Lorraine, dont il est le filleul [1]. Voué comme cadet de famille à l'état ecclésiastique, et élève de Saint-Sulpice, il préfère à la théologie les chansons gaillardes et les escapades amoureuses, et, jetant le froc aux orties, devient capitaine de hussards, puis chevalier de Malte, ce qui lui permet de conserver les bénéfices religieux qu'il détient, d'où le nom de « chevalier » qui lui reste toute sa vie. Colonel, brigadier en 1780, maréchal de camp en 1784, gouverneur du Sénégal en 1785, bailli de Nancy en 1788, il se retire en

[1] G. Maugras, *La cour de Lunéville au dix-huitième siècle*, 1904; Id., *Dernières années du roi Stanislas*, 1906; Id., *La marquise de Boufflers et son fils le chevalier de Boufflers*, 1907; Uzanne, *Poésies diverses du chevalier de Boufflers, avec une notice bio-bibliographique*, 1886.

Pastels du chevalier de Boufflers: 1. Louise Arthaud. — 2. Pauline Arthaud.

Suisse [1] à la Révolution, en Lorraine, puis en Silésie, pour rentrer à Paris en 1800 et y mourir dans la misère en 1815.

* * *

Ce n'est pourtant pas à sa carrière militaire qu'il doit sa réputation, mais à son esprit et à ses dons littéraires [2]. Il trousse des madrigaux et des chansons, souvent fort lestes, écrit des contes orientaux, traduit des nouvelles allemandes, s'essaie même à des thèmes plus austères et disserte gravement sur l'erreur, la raison, traduit des fragments des *Métamorphoses* d'Ovide, de la tragédie d'*Hippolyte* par Sénèque [3]. Mais il est avant tout homme du monde, empressé auprès des dames, aussi passionné de chevaux. De ces dons si divers, les plus légers ont charmé ses contemporains, les plus graves lui ont valu d'être nommé membre de l'Académie française en 1788.

Grand voyageur, il parcourt le monde. Attiré par la réputation de Voltaire, il veut rendre visite au patriarche de Ferney et s'arrête en chemin dans diverses villes de la Suisse [4]. Parti de Lunéville à la fin de septembre 1764, il est en octobre à Bâle, à Soleure, à Vevey, en novembre dans le Valais, en décembre à Lausanne, puis à Genève, pour aboutir à la fin de la même année à Ferney, où il est fort bien reçu par Voltaire, et où il séjourne deux mois [5] avant de regagner Lunéville. Les lettres qu'il

[1] Il est à Lausanne en 1791. M. et Mme W. DE SÉVERY, *La vie de société dans le pays de Vaud à la fin du dix-huitième siècle*, 1911, I, 281, 345-6; II, 307.

[2] MAUGRAS, *La Marquise de Boufflers*, 77: « Sa réputation d'esprit était grande, elle n'avait fait qu'augmenter depuis son départ du séminaire; les lettres charmantes qu'il écrivait de Suisse à sa mère, et qui couraient de main en main, avaient mis le comble à sa réputation; mais le succès, de sa prose n'était rien en comparaison de celui qu'obtenaient ses chansons; malgré leur légèreté, ou plutôt à cause même de leur légèreté, on se les arrachait, on les colportait à l'envi. Joignez à des dons si précieux, beaucoup d'esprit naturel, « de l'esprit en argent comptant », comme disait Duclos, une inaltérable gaîté, une verve endiablée, et l'on comprendra que Boufflers soit devenu rapidement « l'enfant gâté » de toutes les sociétés et un des hommes à succès de la capitale; bientôt, malgré son indiscutable laideur, ses bonnes fortunes ne se comptaient plus ». — ID., *Dernières années du roi Stanislas*, 371: « L'aspect extérieur du chevalier ne prévenait guère en sa faveur; sa légèreté et son étourderie ne lui permettaient guère de songer à sa toilette; aussi, qu'il fut en hussard ou en peintre, sa mise était-elle toujours négligée et son apparence première assez hirsute. Il avait de la gaucherie dans le maintien, de la pesanteur, enfin du malvenu dans toute sa personne. La beauté de ses traits rachetait-elle ce que son apparence première pouvait avoir de déplaisant ? Hélas ! non; le chevalier était franchement laid. Mais dès qu'il parlait, sa figure s'animait et ses yeux brillaient d'esprit; et puis, il plaisantait si agréablement, il savait donner à tous ses récits un tour si vif, si original, si amusant, il avait toujours à sa disposition tant d'histoires drolatiques qu'on oubliait bien vite sa laideur pour rester sous le charme de son esprit. » — Avec les femmes, il était galant, empressé et d'une audace surprenante, qui du reste lui réussissait presque toujours. Témoignages divers de ses contemporains, MAUGRAS, *La marquise de Boufflers*, 77 sq.

[3] *Œuvres du chevalier de Boufflers*, La Haye, 1780, et diverses éditions ultérieures.

[4] Ce voyage eut lieu en 1764, et non en 1765, 1766 ou 1770, comme l'indiquent certains auteurs. BRUN, *Schweizerkünstler Lexikon*, s. v. Boufflers; BÉNÉZIT, *Dict. des peintures*, s. v. Boufflers; DEONNA, *Les arts à Genève*, 394; UZANNE, XXI, vers 1765; THIEME-BECKER, s. v. Boufflers (1766).

[5] MAUGRAS, *Dernières années du roi Stanislas*, 382, Séjour du chevalier de Boufflers à Ferney;

écrit à sa mère [1] — il la chérissait —, pendant son voyage en Suisse, font les délices des cours de Lunéville et de Paris, où on les considère comme des chefs-d'œuvre du style épistolaire [2].

* * *

Il juge les Suisses avec sympathie, mais il admire surtout leurs femmes. A Soleure, « les femmes y sont charmantes; je serais bien tenté de les croire coquettes, si les femmes pouvaient l'être ». Il regrette toutefois leur vertu excessive: « sur trente ou quarante filles ou femmes, il ne s'en trouve pas quatre de laides, et pas une de catin. O le bon et le mauvais pays ! » ... « Ce qu'il y a de très joli à Genève, ce sont les femmes; elles s'ennuient comme des mortes, mais elles mériteraient bien de s'amuser [3]. » C'est pourquoi Genève, trop austère, ne lui plaît guère: « C'est une grande et triste ville, habitée par des gens qui ne manquent pas d'esprit, et encore moins d'argent, et qui ne se servent ni de l'un, ni de l'autre ». Mais il apprécie le bon ton de la société lausannoise: « Lausanne est connu dans toute l'Europe par ses bons pastels et la bonne compagnie; je vis dans une société que Voltaire a pris soin de former, et je cause un moment avec les écoliers avant d'aller écouter le maître ». En Valais, il rencontre « le grand et célèbre Haller », et il le compare à Voltaire, « dont Haller n'est pas assez jaloux ».

* * *

Parmi ses multiples dons, Boufflers possède celui de la peinture, qu'il tient peut-être de sa mère — elle a laissé quelques pastels « qui sont de petits bijoux » [4] — et il pratique avec succès l'art du pastel si à la mode de son temps [5]. « Il peint au

P.-E. Schazmann, « Le chevalier de Boufflers, hôte du patriarche de Ferney », *Tribune de Genève*, 19 juillet 1931; Uzanne, XXI. — Boufflers voit à Ferney Mme Denis, et Mme Dupuis, née Corneille; celle-ci lui « paraît tenir plus de la corneille que du Corneille, par ses grands yeux noirs et son teint brun ».

[1] *Lettres de M. le chevalier de Boufflers pendant son voyage en Suisse à madame sa mère*, 1771.

[2] Maugras, *La marquise de Boufflers*, 77; Id., *Dernières années du roi Stanislas*, 369, Voyage du chevalier de Boufflers en Suisse, 395; G. van Muyden, « Le voyage du chevalier de Boufflers en Suisse », *Gazette de Lausanne*, 21 juillet 1940.

[3] Ce jugement est souvent cité. Baud-Bovy, *Peintres genevois*, I, 133, note 9.

[4] Maugras, *La cour de Lunéville au dix-huitième siècle*, 179.

[5] Maugras, *La marquise de Boufflers*, 262. A Nancy, en 1776, il s'amuse à peindre au pastel les plus jolies personnes de ses amies. Un jour il reproduit les traits de la comtesse d'Haussonville, et c'est la vieille marquise Boufflers elle-même qui se charge de mettre une légende au portrait. Elle compose ce quatrain:

Le madrigal et la satire
Trouveraient à la peindre un embarras égal;
Il n'est pas plus aisé d'en dire
Assez de bien, qu'un peu de mal.

pastel fort bien », écrit Voltaire, qui lui dédie ces vers:

C'est à vous, ô jeune Boufflers,
A vous dont notre Suisse admire
Les crayons, la prose et les vers,
Et les petits contes pour rire...

Il est vrai que Rousseau raille, avec quelque raison, ses « demi-talents », ses aptitudes réelles, mais que sa frivolité ne lui permet pas de cultiver. « Il a beaucoup de demi-talents en tous genres, et c'est tout ce qu'il faut dans le grand monde où il veut briller. Il fait très bien de petits vers, écrit très bien de petites lettres, va jouaillant un peu de cistre, en barbouillant un peu de peinture au pastel [1]. »

* * *

Il voyage en Suisse incognito, se fait passer pour peintre, du nom de M. Charles [2], et prend bien soin de ne pas dévoiler sa véritable identité. C'est surtout à Vevey qu'il exerce son art: « On ne me connaît que comme peintre, je suis traité partout comme à Nancy; je vais dans toutes les sociétés; je suis écouté et admiré de beaucoup de gens qui ont plus de sens que moi, et j'y reçois des politesses que j'aurais tout au plus à attendre de la Lorraine; l'âge d'or dure encore pour ces gens-là... Ce n'est pas la peine d'être grand seigneur pour se présenter chez eux; il suffit d'être homme. » Il y peint entre autres les deux sœurs de M. de Courvoisier — celui-ci l'a vu à Metz, mais lui jure de garder le secret [3] —, et elles lui font obtenir de nouvelles commandes: « L'une de quarante ans, l'autre de vingt, la cadette est belle comme un ange, je la peins à cette heure, et elle n'est occupée qu'à chercher des pratiques pour me faire gagner de l'argent ». A vrai dire, il ne se soucie pas de gain, et il agit en galant homme, preuve en soit la scène amusante que voici:

« Il vient de m'arriver une aventure qui tiendrait sa place dans le meilleur roman. J'ai été chez une femme qu'on m'avait indiquée, pour lui demander de vouloir bien me procurer de l'ouvrage; son mari l'a engagée, quoique vieille, à se faire peindre; j'ai parfaitement réussi. Pendant le temps du portrait, j'ai toujours mangé chez elle, et elle m'a fort bien traité. Ce matin, quand j'ai donné les derniers coups à l'ouvrage, le mari m'a dit: Monsieur,

[1] *Ibid.*, 80. — Boufflers fait le portrait de la maréchale de Luxembourg, qu'elle juge peu ressemblant, alors que Rousseau, pour flatter l'auteur, le déclare au contraire fidèle. *Confessions*, XI, 292; Vallette, *J. J. Rousseau, genevois*, 1911, 365.

[2] Brun, *S.K.L.*, s. v. Boufflers; Thieme-Becker, s. v.

[3] « M. de Courvoisier, colonel-commandant du régiment d'Anhalt, qui était à Metz sous les ordres de mon frère, et qui m'y a vu. Quand j'ai su qu'il était ici, j'ai été le chercher, et il m'a donné sa parole d'honneur du secret; il le garde même dans sa famille. »

voilà un portrait parfait, il ne me reste plus qu'à vous satisfaire et à vous demander votre prix ». (Là-dessus, échange de politesses entre l'artiste et le mari, le premier ne voulant pas fixer de somme, si bien que le mari dit:) « Monsieur, puisque vous ne voulez rien dire, je vais » hasarder d'acquitter en partie ce que je vous dois ». A l'instant, le pauvre homme va à son bureau, et revient la main pleine d'argent, me disant « Monsieur, c'est en tâton- » nant que je cherche à satisfaire ma dette », et en même temps il me remet trente-six francs. « Monsieur, lui dis-je, souffrez que je vous représente que c'est trop pour un ouvrage » de cinq heures au plus, fait en aussi bonne compagnie que la vôtre. Permettez que je » vous en remette les deux tiers, et qu'en échange je donne à madame votre portrait en » pur don ».

» Le pauvre homme et la pauvre femme tombèrent des nues; j'ai ajouté beaucoup de choses honnêtes, et je m'en suis allé, emportant leurs bénédictions et leurs douze livres, que je leur rendrai à mon départ. »

A Ferney, Boufflers dessine Voltaire assis et de profil à sa table à écrire [1], une autre fois jouant aux échecs [2]: « Cela n'a ni force ni correction, parce que je l'ai fait à la hâte, à la lumière et au travers de grimaces qu'il fait toujours quand on veut le peindre; mais le caractère de la figure est saisi, et c'est l'essentiel. Il vaut mieux qu'un dessin soit bien commencé que bien fini, parce qu'on commence par l'ensemble et qu'on finit par les détails ».

On croit d'autre part reconnaître le chevalier dans un pastel de Jean Huber, où Paul Moultou fait une lecture à Voltaire [3].

De Ferney, Boufflers se rend fréquemment à Lausanne, à Genève, pour faire la cour aux jolies dames, et leurs portraits [4]. « J'ai peint ici une jolie petite femme de Genève, minaudière, avec un grand succès, et comme on la croyait difficile, tout le monde est à mes genoux pour des portraits. » Le chevalier de Boufflers, écrit Voltaire dans une de ses lettres (1766), est « une des singulières créatures qui soient au monde. Il peint au pastel fort bien. Tantôt il monte à cheval tout seul à cinq heures du matin, et s'en va peindre des femmes à Lausanne; il exploite ses modèles.

[1] Dessin gravé à l'eau-forte, Uzanne, XXVI, note 1.

[2] Maugras, *Dernières années du roi Stanislas*, 390; Uzanne, XXV.

[3] Exposition nationale suisse, 1896. *Catalogue de l'art ancien*, n° 399.

[4] *Ibid.*, 387; Uzanne, XXVI: « A Genève, à Lausanne, à Vevey, il n'est question que de ses succès en tout genre; il est recherché partout. M. Charles est le peintre et l'homme d'esprit à la mode. Toutes les femmes veulent se faire croquer au pastel par lui, et les maris, sans défiance, le conduisent eux-mêmes dans leur intérieur, comme on mène un renard dans un gélinier. Les séances ne sont pas ennuyeuses: il sait égayer les jolis minois qu'il caresse de son crayon par cent contes égrillards; il invente des madrigaux sur la bouche qu'il trace à la sanguine, sur les yeux de flamme qui le regardent, et de temps à autre, il se lève pour empourprer de ses baisers un visage qu'il trouve peut-être trop pâle. Toutes les principales habitantes de la Suisse ont leur portrait peint par Boufflers, trop heureuses lorsque ce dernier ne leur laisse pas le sien exécuté en collaboration. Il a la réputation d'un homme unique, car il ne prend qu'un petit écu par miniature, quand il n'est pas payé entre les bras de ses modèles. Plus tard, lorsqu'il songea à reprendre son véritable nom, les bons Suisses, confus de leur méprise, le regardèrent comme un aventurier. » Les appréciations de M. Uzanne sur la vertu des modèles qui posèrent devant le chevalier sont gratuites, et en contradiction avec celle du chevalier lui-même, que nous avons citée plus haut.

De là, il court en faire autant à Genève, et de là, il revient chez moi se reposer des fatigues qu'il a essuyées avec des huguenotes ».

* * *

« Il se fit passer pour un portraitiste en tournée, et peignit ainsi plusieurs portraits au pastel, notamment à Vevey, dont quelques-uns existent probablement encore dans les vieilles familles vaudoises [1]. » En connaissons-nous ?

Mme Ch. Sarasin en possède deux, dans sa propriété du Grand-Saconnex, près de Genève. Ce sont ceux de deux sœurs, Pauline et Louise Arthaud, filles de Jérémie Arthaud, de Paris [2]. Jeanne-Marie-Pauline épouse en 1775 François Sarasin (1732-1803) de Genève [3]; Louise épouse en 1773 Gaspard Kunkler (1734-1808) de Genève, et meurt en 1800 [4]. ×

Au dos du portrait de Louise Arthaud, aimablement prêté à l'Exposition du deuxième millénaire de Genève [5], on lit une note manuscrite de Jean-Jacques Kunckler (1782-1853), son fils [6], datée de 1850: « Ce portrait de Madame Connckler née Louise Arthaud, ma mère, a été peint à Vevey, dans l'automne de l'année 1766, par le chevalier de Boufflers. Ma mère avait alors 18 ans. Voyez dans les œuvres de Boufflers ses lettres à sa mère où il raconte le voyage qu'il fit à cette époque en Suisse incognito comme peintre. J. Jaq. Kunkler, au Vallon, Xbre 1850 [7]. »

* * *

La jeune femme, en buste, tournée de trois quarts à sa gauche, regarde le peintre de ses grands yeux et semble réprimer un léger sourire *(Pl. XII, 1)*. Elle tient sur ses genoux un panier de poires vertes et rouges, et y plonge la main droite. Un corsage très décolleté la revêt, d'un blanc bleuté, qui est retenu sur les épaules et lacé sur

[1] Benezit, *Dict. des peintres*, s. v.; Uzanne, XXVI : « Il est à regretter que, de tant de portraits au pastel qu'il dessina dans son voyage en Suisse, aucun ne soit parvenu jusqu'à nous. Il doit y avoir une curieuse galerie de miniatures féminines; nous eussions aimé contempler les victimes du chevalier et pouvoir apprécier son talent de peintre, mais nous avouons n'avoir rien découvert qui puisse révéler l'artiste à nos yeux. » — Thieme-Becker, s. v. Boufflers, affirme au contraire, mais sans en donner les preuves, que « eine Anzahl seiner Pastellbildnisse werden noch im Familienbesitz im Kanton Waadt bewahrt ».

[2] Ces portraits sont mentionnés, Deonna, *Les arts à Genève*, 394.

[3] Galiffe, *Notices généalogiques*, II, 507.

[4] *Ibid.*, VI, 364.

[5] *Catalogue*, 1942, 29. — Ce portrait a figuré en 1906 à l'exposition de portraits genevois du XVIIIe siècle, salle Thellusson, *Passe-Partout*, 1906, no 22, 67, no 108 (à M. Ed. Sarasin) : haut. 0,55, larg. 0,45.

[6] Et de Gaspard Kunckler.

[7] Un portrait de Louise Kunkler-Arthaud, âgée, en 1800, par un auteur inconnu, a été exposé en 1921 à l'Exposition de portraits anciens, Mon-Repos, Lausanne, *Catalogue*, 56, no 161, pl.

× acte de décès porte 12 thermidor de l'an 8. agée de 46 ans? ce portrait si l'on en croit cette pièce aurait représenté Louise Arthaud à 12 ans?! je pense que la date de naissance doit être 1746

la poitrine par des rubans bleus; ses manches sont arrêtées au coude, avec des revers cernés d'un ruban bleu. Elle y a épinglé un petit bouquet de fleurs, des roses, des œillets, aux couleurs rouge et blanche. A son cou elle a noué un ruban bleu, et elle porte un diadème de perles et de fleurs bleues et roses; à son poignet droit un bracelet de perles à trois rangs. Les tons blanc, gris et bleu, qui dominent, le fond bleu-gris, constituent une harmonie un peu froide, mais non sans charme.

* * *

Le portrait de Pauline Arthaud fait pendant au précédent et porte aussi au dos une note manuscrite de Jean-Jacques Kunkler: « Le portrait de Mme Sarasin, née Pauline Arthaud, ma tante, a été peint à Vevey dans l'automne de l'année 1766 par le chevalier de Boufflers. Ma tante avait alors 16 ans ». La jeune fille, en buste, de trois quarts à sa droite, relève de sa main gauche le pan de sa robe rose à rayures blanches et grises, et tient dans sa droite une guirlande de fleurs rouges, bleues, blanches. D'autres fleurs de même couleur sont piquées dans sa chevelure, et un ruban rose est noué à son cou. L'ensemble forme une délicate harmonie de rose sur le fond gris-bleu [1] *(Pl. XII, 2)*.

* * *

Relevons une légère erreur dans les notes manuscrites au revers de ces pastels; ils ont été peints, non en 1766, mais en 1764, date du séjour de Boufflers à Vevey.

Le dessin est habile et souple, et l'ensemble rappelle le faire de Boucher, dont Boufflers a peut-être été l'élève. Sans être de premier ordre, sans pouvoir à aucun égard soutenir la comparaison avec les pastels du prestigieux Liotard qui voisinent dans notre exposition, ceux de Boufflers ne manquent pas de mérite.

* * *

Le Musée d'Art et d'Histoire possède un portrait au pastel de Françoise-Charlotte Pictet (1734-1766), mariée en 1757 à Samuel de Constant. La jeune femme se présente en buste, de face, décolletée dans sa robe bleue à dessin; elle porte au cou un ruban bleu et a posé sur ses cheveux une légère coiffe de dentelle blanche, avec ruban bleu. L'auteur en est inconnu, mais une note manuscrite dans le *Catalogue du Musée Rath* de 1906 [2], suggère que le pastel a été exécuté « par le Chevalier de

[1] Les dimensons sont les mêmes que celles du pastel précédent.

[2] *Catalogue du Musée Rath*, 1897, 88, nº 390; *id.*, 1906, 105, nº 450; *Nos Anciens*, 1916, 64, pl.; Deonna, *Coll. hist. et arch., moyen âge et temps modernes*, 45. Dimensions: 0,50 × 0,39. 1874-4. Exposé dans le salon de Cartigny.

Un autre pastel de Charlotte de Constant, de profil à droite, tenant un masque en main, par

Boufflers », et cette hypothèse n'est pas sans valeur, car il y a certaines analogies avec les pastels précédents, dans la facture du dessin, et l'harmonie en bleu sur fond gris. Elles ne dissimulent cependant pas certaines divergences de style et de coloris.

II. Le pastelliste Joseph Petitot.

Né en 1771 à Heuilley-sur-Saône, dans la Côte-d'Or, le pastelliste français Joseph Petitot [1] fait ses études d'art à Dijon [2], passe par Genève en 1789, et, après un séjour à Paris, y revient en 1794; il s'y marie avec Henriette-Charlotte-Louise Dejean, et y demeure jusqu'en 1800, pour se rendre à Bourg et à Mâcon. On avait perdu sa trace depuis cette date, quand on découvrit dans une famille vaudoise un portrait d'inconnue, signé « Petitot pxt 1822 » (nº 46). Atteste-t-il, comme on l'a dit, que l'artiste a vécu en 1822 dans le canton de Vaud, où des recherches dans les archives et les collections privées pourraient faire surgir de nouveaux détails sur lui [3] ? Pas nécessairement, le portrait anonyme peut provenir d'ailleurs.

Pendant son séjour à Genève, il peint des portraits, dont plusieurs appartiennent aujourd'hui à des collections privées et au Musée d'Art et d'Histoire de cette ville; en 1931, une « exposition des portraitistes Barthélemy et Jean-Fr. Guillibaud et Joseph Petitot », à l'Athénée (Salle Crosnier), en a montré quelques-uns [4]. Le Musée d'Art et d'Histoire possède aussi de lui une miniature sur ivoire, signée, portrait d'homme de l'époque de la Révolution [5].

Professant les opinions révolutionnaires de son temps, Petitot n'est point, comme Liotard et Guillibaud, le peintre de l'aristocratie, mais celui de la petite bourgeoisie; l'âpreté des luttes politiques se reflète dans ses portraits, dont les visages ont souvent une expression dure, farouche. Que nous sommes loin de l'amabilité souriante et mondaine d'un Liotard [6] ! Ses modèles:

« il ne les a pas flattés, puisque leur goût était de ne pas être flatté. Sans ménagement aucun, il les a peints, superbes de franchise et de décision, les femmes autant que les

un auteur inconnu, chez Mme Ch. Sarasin, Grand-Saconnex, *Nos Anciens*, 1916, 64, fig. (à M. Henry Turrettini).

[1] Thieme-Becker, s.v .; Benezit, s. v.; Crosnier, « Un portrait, par Joseph Petitot, pastelliste », *Nos Anciens*, 1906, 28; 1905, 129; 1914, 39; *Pages d'Art*, 1922, 349 (reproduction de huit pastels au Musée); Brun, *Schweizer Künstlerlexikon*, s. v.; Deonna, *Les arts à Genève*, 393, référ.

[2] Cf. le portrait de M. Juillard, signé « Petitot, élève de l'école de Dijon, 1789 ». Nº 9.

[3] Gielly, « Un document nouveau sur Joseph Petitot », *Genava*, V, 1927, 105.

[4] *Catalogue*, par Ed. Fatio, 9.

[5] *Genava*, VIII, 1930, 109, fig. 4.

[6] « Le dernier des pastellistes genevois du XVIIe siècle (mais né dans la Côte-d'Or, élève à l'école de Dijon), Joseph Petitot, si aigu, si libre, a tracé des petits bourgeois, des gens du tiers des représentants qui ont fait la Révolution, des portraits auprès desquels pâlissent et se figent la plupart des portraits de Liotard. » Baud-Bovy, in *Genève, cité des Nations*, 1920, 104.

hommes. C'est tout un côté de la race qui a maintenu Genève libre et fière que cet étranger a fixé. » ... « Il tombe à Genève, dans un milieu qui se laisse peindre sans réclamer de compromissions, qui ne veut pas être « embelli », milieu qui, par cela même et comme son peintre, prend, par la suite des années, et toujours davantage, une valeur représentative immense. » ... « Voyez ce bonhomme coiffé d'un bonnet à mèche, celui aussi appelé l'homme au bicorne, cette bonne femme imposante sous la cornette énorme, et voyez surtout cet autre inconnu, — ils sont presque tous des inconnus, — sanglé dans son vêtement bleu à revers rouges: a-t-il l'air assez froidement implacable [1]. » ... « Ses portraits, qui me rappellent des portraits soviétiques exposés à Venise en 1928, sont bien plus beaux et bien moins habiles que les portraits de J.-F. Guillibaud. Voilà vraiment un peintre révolutionnaire, incapable de flatterie, montrant l'humanité telle qu'il la voit, c'est-à-dire laide, violente, fruste, sournoise et vulgaire, mais forte, volontaire et passionnée, surtout en dedans. Ses modèles paraissent les valets en révolte de la bourgeoisie aristocratique amie de Guillibaud. Plus de poudre sur les cheveux des femmes, mais la coiffe de Charlotte Corday, plus de seins nus, mais un rude fichu croisé sur la poitrine, plus de dentelles ni de velours, mais du drap et du coton épais. Il semble qu'en peignant des petits bourgeois, il ait voulu les rapprocher du peuple, tandis que Guillibaud les en écartait.

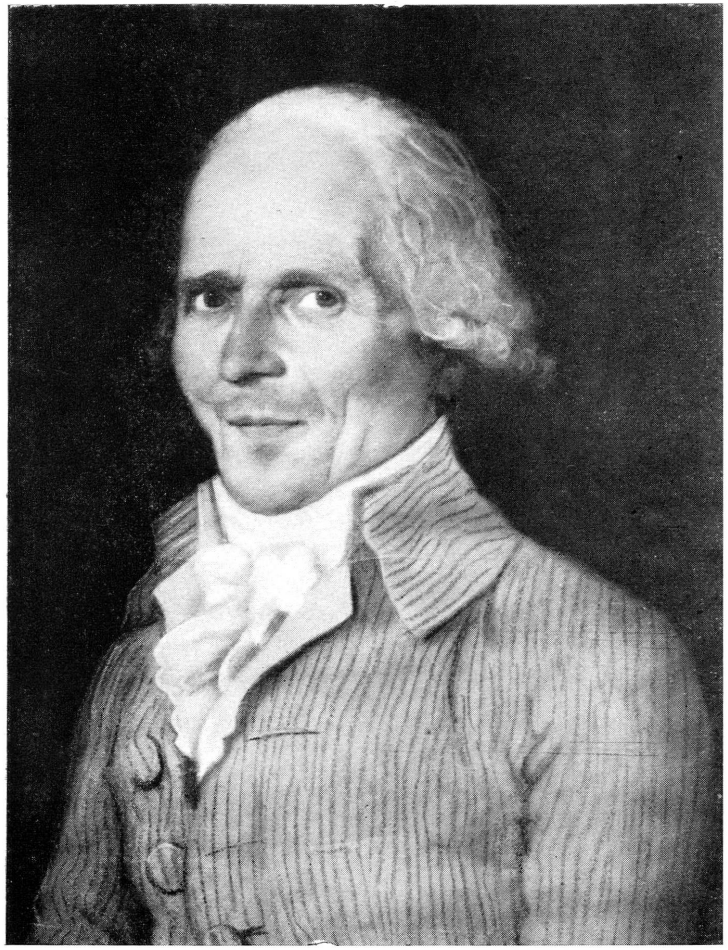
» Il est admirable pour caractériser fortement les individus. On le sent impitoyable devant une humanité qu'il veut peindre sans artifice. Il accentue, peut-être il exagère,ce que Guillibaud dissimulait; sans plus se soucier des nuances psychologiques qu'il ne se soucie des nuances dans les couleurs. Le rouge d'un uniforme est un rouge pur; le blanc d'un fichu ou d'une coiffe est un blanc pur; telle robe d'un bleu pur, c'est du coloriage et non du coloris.

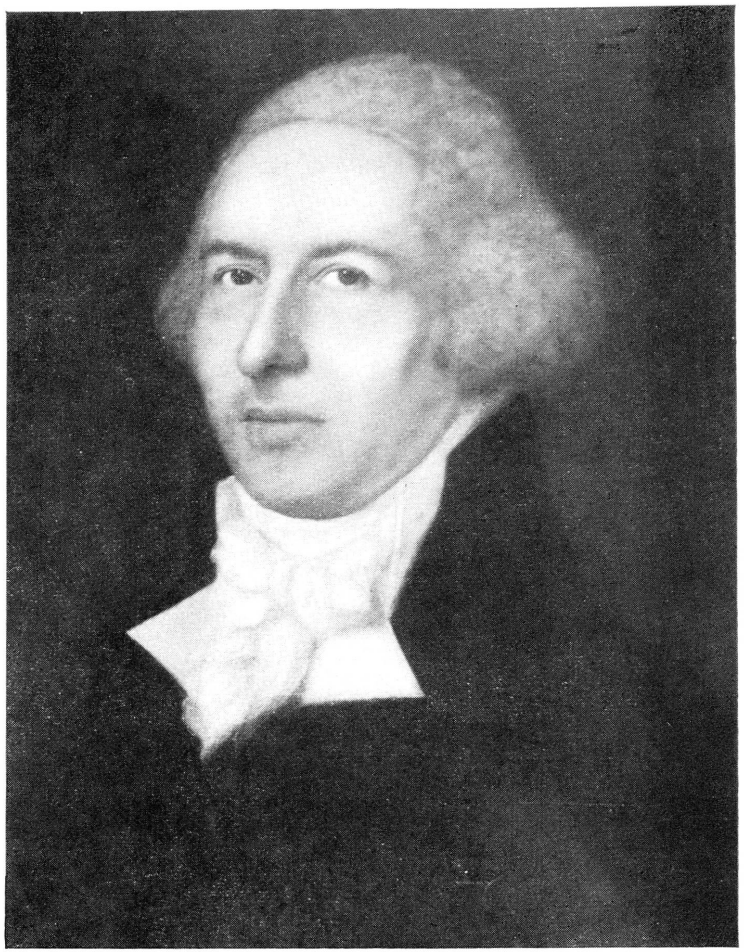
» Cependant, au-dessus de ces vêtements qui ne l'intéressent point, et semblent faits par un élève, il y a des figures inoubliables, il y a des personnalités puissantes, comme Marc Frossard, J.-A. Lierre ou Mme Jaquin-Plan, qu'un esprit nouveau a touchées, et dont les préoccupations et les problèmes, à plus d'un siècle de distance, nous semblent presque familiers [2]. »

* * *

Un pastel, qui appartient à Mme R. Claparède, à Genève, et qui a figuré à l'Exposition du deuxième millénaire en 1942 [3], est le portrait d'un inconnu, en buste de trois-quarts à gauche, vêtu d'un habit de couleur noire, avec cravate blanche. Il n'est ni signé, ni daté, mais au dos, une étiquette d'une encre ancienne donne le renseignement suivant: « Ces portraits (il y en avait donc plusieurs) ont été faits par Antoine Liotard de Genève en 1785 et doivent rester dans ma famille ». La famille Liotard ne comprend cependant aucun Antoine qui pourrait être l'auteur de ce portrait. Antoine Liotard, de Montélimar, réfugié à Genève à la Révocation de l'Edit de Nantes, est reçu bourgeois en 1701; il est père de Jean-Michel, le graveur, de Jean-Etienne, le célèbre pastelliste, d'Abraham, peintre, et de Jacques-Antoine; ce dernier, marié en 1719, membre du CC en 1746, n'est point artiste. Aucun

[1] Crosnier, *Nos Anciens*, 1917, 41.
[2] L. Florentin, *La Suisse*, 24 février 1931.
[3] *Catalogue*, 28.





Pastels de J. Petitot : 1. Jean-André Lierre, 1795. — 2. Inconnu.

membre de la génération suivante, correspondant à la date du portrait, ne porte le nom d'Antoine [1]. Le pastel a tous les caractères de style et de facture de Petitot, à qui on peut vraisemblablement l'attribuer. Mais, en 1785, Petitot n'a que quatorze ans, et cette œuvre, qui dénote une technique habile et sûre, ne peut être d'un jeune garçon, si doué soit-il. La date, comme l'attribution, ne serait-elle pas erronée ? *(Pl. XIII, 2).*

* * *

Pastels.

1. — *Jean-Gaspard Bedot* (1752-1808). De trois quarts à sa droite, en habit gris au revers rose; le nº 13 qu'il porte au revers de l'habit lui avait été mis par le Tribunal révolutionnaire qui l'avait condamné en 1794 à cinq ans de discipline. Dimensions 0,44×0,33. A M. le Dr Hugo Oltramare, Genève, 1942.

2. — *François-Joseph Bedot* (1777-1838), fils de Jean-Gaspard, portrait de jeune homme imberbe, en habits gris à revers verdâtres. Mêmes dimensions que le précédent. A M. le Dr Hugo Oltramare, Genève, 1942.

3. — *Antoinette-Suzanne Buzat*, épouse de Jean-Jacques Bedot, née en 1745. Assise, de trois quarts à sa droite, en bonnet et robe bleue; tenant un livre en main. Mêmes dimensions que précédemment. A M. le Dr Hugo Oltramare, Genève, 1942.

4. — *Dame*, de trois quarts à sa gauche, en robe foncée, fichu et bonnet blanc. Même dimensions que précédemment et appartenant à la même série. A M. le Dr Hugo Olstamare, Genève, 1942.

Ces quatre pastels de la famille Bedot sont très médiocres, et on pourrait hésiter à les attribuer à Petitot. Toutefois le dernier porte au revers l'image au fusain d'un personnage masculin en bicorne, qui semble être l'ébauche du portrait de l'homme au bicorne, de 1797 (cf. nº 29).

5. — *Marc de Frossard*, général. Dimensions 0,53×0,42. A Mme C. de Saugy, Genève, 1942.

6. — *Mme Marc de Frossard,* née Alaric. Même dimension que le précédent. A Mme C. de Saugy, Genève, 1942.

Exposition Joseph Petitot, 1931, 10, nº 93.

7. — *Michel-François Guy* (1774-1841), en uniforme de garde suisse, peint en 1792. Dimensions 0,52×0,42. A M. Aug. Boissonnas, Genève.

Exposition Joseph Petitot, 1931, 10, nº 41; *Nos Anciens*, 1906, 28, pl.

[1] Galiffe, *Notices généalogiques*, III, 305; Baud-Bovy, *Peintres genevois*, I, 134 (biographie d'Etienne Liotard par son fils); portrait d'Antoine Liotard par Jean-Etienne: Huber, Revilliod, Thilanus, nº 117.

8. — *Mme Jaquin-Plan.* Dimensions 0,43×0,35. A Mlles Plan, Genève.

Exposition Joseph Petitot, 1931, 10, nº 44.

9. — *M. Julliard.* Signé: «Petitot, élève de l'école de Dijon 1789».. A M. Emile Julliard, Genève.

Exposition nationale suisse, 1896. *Catalogue de l'art ancien*, nº 419.

10. — *Jean-André Lierre.* Peint en 1795. Dimensions 0,48×0,34. A M. Edm. Fatio, Genève *(Pl. XIII, 1)*.

Exposition Joseph Petitot, 1931, 9, nº 34; Exposition « Genève à travers les âges », 1942, *Catalogue*, 28.

11. — *Mme Masbou* (portrait présumé de), épouse du syndic Jean-Louis Masbou. Dimensions 0,50×0,40. A M. le pasteur Ch. Chenevière, Genève, 1942.

12. — *Mme Nourrisson* (portrait présumé de), « La Dame au bonnet ». Signé. Musée de Genève, 1901-24.

Catalogue Musée Rath, 1906, 105, nº 447; Gielly, *Musée d'Art et d'Histoire. Catalogue des peintures*, 1928, 77; *Pages d'art*, 1922, pl.

13. — *Etienne-Louis Nourrisson* (1769-1844). Dimensions 0,47×0,39. A M. Marc Senglet, Genève.

Exposition Joseph Petitot, 1931, 10, nº 38.

14. — *Mme Pictet-Thellusson* (Laetitia), 1760-1834. Dimensions 0,44×0,33. Attribué à Petitot ou à Liotard. A M. André Kunckler, Rolle.

15. — *Mme Santoux*, née Coulin. Dimensions 0,47×0,35. Hoirie de Mme David Boissonnas.

Nos Anciens, 1917, 38, pl.

15. — *Jean-Antoine Sautter* (1739-1819). Musée de Genève, 1917-11.

Gielly, *op. l.*, 78.

17. — *Etiennette Sautter*, née Blanchet (1735-1812). Musée de Genève, 1917-12.

Gielly, *op. l.*, 78.

18. — *Henri Sautter* (1760-1794), fils des précédents. Presque entièrement repeint. Musée de Genève, 1917-13.

19. — *Marie-Henriette Sautter*, fille des précédents. Presque entièrement repeint. Musée de Genève, 1917-14.

20. — *M. Sestié.* Musée de Genève, 1882-7. Dimensions 0,44×0,345.

Catalogue du Musée Rath, 1882, 2me suppl. (attribué à Liotard); *id.*, 1897, 87, nº 389 (attribué à Petitot); Gielly, *op. l.*, 77; *Nos Anciens*, 1917, 40, pl.; 1906, 105, nº 447 (portrait d'homme).

21. — *Jean-H. Sterky* (1760-1847). Sur soie. Peint en 1792. Dimensions 0,52× 0,40. Hoirie Ernest Naef, Mont-sur-Rolle, Vaud.

Exposition Joseph Petitot, 1931, 10, nº 43; Exposition de portraits anciens, Mon Repos, Lausanne, 1921, 75, nº 302 (à M. Erwin Ruegg, Lausanne).

22. — *Antoine Tavan*, horloger. Dimensions 0,50×0,40. A Mme Ed. Tavan, Genève.

Nos Anciens, 1905, 128, pl.; Crosnier, *ibid.*, 1906, 29; *ibid.*, 1910 (la Société des Arts), 50, fig.

23. — *Paul Verdier*. Signé et daté 1791. Au dos: « Paul Verdier, citoyen de Genève en 1731, peint au mois de décembre 1791. J.-P. Verdier fils fecit. » Musée de Genève, 1909-20.

Gielly, 77; *Pages d'art*, 1922, pl.

24. — *Mme Paul Verdier*. Au dos: « Marguerite-Pauline Verdier, née en 1767 et peinte en 1791. J. P. Verdier fils fecit. » Musée de Genève, 1909-21.

Gielly, *op. l.*, 78; *Pages d'art*, 1922, pl.

25. — *Jean-Pierre Verdier*, fils des précédents. Au dos: « Jean-Pierre Verdier fils, né en 1768, peint en 1791 ». A M. E. Ruegg, antiquaire, Lausanne, 1942.

En 1791, le modèle avait vingt-trois ans; or le portrait en buste, tourné de trois quarts à droite, est celui d'un homme plus âgé, de trente à quarante ans; il porte une haute cravate blanche, à petit nœud par-devant, sur un col empesé blanc, échancré sous le menton. Ce détail vestimentaire, qui contraste avec ceux de Verdier, le père, peint cependant aussi en 1791, évoque les modes de l'Empire, et date le portrait vers 1810. S'il s'agit de J.-P. Verdier, il aurait eu à ce moment environ quarante-deux ans. Ce pastel est-il de Petitot ?

26. — *Jean-Louis Wuichet*. Peint en 1795. Dimensions 0,45×0,33. A M. D. Berthet, Genève.

Exposition Joseph Petitot, 1931, 9, nº 35.

27. — *Mme Wuichet*, née Querel. Peint en 1795. Dimensions 0,45 × 0,33. A M. D. Berthet, Genève.

Exposition Joseph Petitot, 1931, 9, nº 36.

28. — *Jeune homme*, supposé être le fils de Mme Wuichet (voir nº 27). Dimensions 0,41×0,33. A M. D. Berthet, Genève.

Exposition Joseph Petitot, 1931, 10, nº 37.

Inconnus.

29. — *Homme au bicorne*. Peint en 1797. Au dos, sur papier: « Né à N(?)yon le 27 7bre 1735, peint à Genève le 15me juillet 1797 par Petitot ». Appartenait à

M. Jouart à Cologny, et représentait un des ses parents. Musée de Genève, 1905-53.

Catalogue Musée Rath, 1906, 105, nº 448 A; GIELLY, *op. l.*, 77; *Pages d'art*, 1922, pl.; *Nos Anciens*, 1917, 40, fig.

30. — *Jeune homme.* Peint en 1796. Musée de Neuchâtel.

Catalogue des œuvres d'art, Ville de Neuchâtel, 15me éd., 1928, 63, nº 3344.

31. — *Vieillard.* Au dos: « Fait en 1815. H. C. le 2 Mai 1815 ». Musée de Genève, 1896-4. Dimensions: 0,55 × 0,43.

Catalogue Musée Rath, 1906, 105, nº 446; GIELLY, *op. l.*, 77; *Pages d'art*, 1922, pl.; *Nos Anciens*, 1917, 16, pl. (inconnu).

32. — *Inconnu.* Sur peau. Musée de Genève, 1909-22.

GIELLY, *op. l.*, 78; *Pages d'art*, 1922, pl.

33. — *Inconnu.* A Mme R. Claparède, Genève (attribué à Antoine Liotard, voir ci-dessus, p. 154). *(Pl. XIII, 2).*

34. — *Inconnu.* Portrait de jeune homme, dit de la famille de Pury. 1796. Dimensions 0,42×0,31. Acheté à M. Mincieux, antiquaire à Genève, en 1903. Musée des Beaux-Arts, Neuchâtel.

35. — *Inconnu.* Portrait d'homme imberbe, de trois quarts à droite, en habit bleu. Signé dans l'angle droit supérieur: « Petitot 1796 ». Dimensions 0,42×0,315. A M. L. Rehfous, antiquaire, Genève, 1942.

36. — *Inconnu*, imberbe, à cheveux noirs bouclés, de trois quarts à gauche. A gauche en haut: « Petitot pxt »; à droite: 1816. Dimensions 0,54×0,42. A M. Ammann, antiquaire, Genève, 1942. Acheté en France près de Dijon.

37. — *Inconnu*, père du précédent. Imberbe, à cheveux blancs, de trois quarts à droite. En haut, à gauche: « Petitot pxt ». A droite: 1816. Mêmes dimensions que précédemment. A. M. Ammann, antiquaire, Genève, 1942. Même provenance.

38. — *Inconnu.* Signé « Petitot, 1794. Dimensions 0,29×0,27. A M. Bernard Naef, Genève, 1942.

Exposition Joseph Petitot, 1931, 10, nº 42; Exposition nationale Zurich, 1939, Kunsthaus, *Zeichnen, Malen, Formen*, I, 49, nº 544.

39. — *Inconnu.* Signé « Petitot pxt ». Dimensions 0,58×0,46. A M. Bernard Naef, Genève, 1942.

40. — *Inconnu.* Portrait d'homme âgé, de trois quarts à sa gauche, en habit bleu. Signé à droite. Dimensions 0,36×0,27. A M. André Galopin, Genève, 1942.

41. — *Inconnue.* Portrait d'une dame, de trois quarts à sa droite, en bonnet blanc et robe blanche. Signé dans l'angle supérieur de droite. Dimensions 0,36×0,27.

Pendant du précédent. Restauré et retouché par M. J. Monod. A M. André Galopin, Genève, 1942.

42. — *Inconnue.* Dimensions 0,50×0,395. A Mme Henry Fatio, Genève, 1942. Exposition Joseph Petitot, 1931, 10, n° 45.

43. — *Inconnue.* Sur peau. Musée de Genève, 1909-23.

GIELLY, *op. l.*, 78; *Pages d'art*, 1922, pl.

44. — *Inconnue.* Peinte en 1791. Dimensions 0,30×0,23. Jadis à M. Sundt-Niepce, vendu depuis.

45. — *Inconnue.* Signé «Petitot 1818». Dimensions 0,58 × 0,46. A M. Bernard Naef, Genève, 1942.

46. — *Inconnue.* Signé en bas à gauche, et daté à droite 1822. A M. Bernard Naef, Genève, 1942. Acheté à Lausanne.

47. — *Inconnue.* Portrait féminin, en bonnet blanc à ruban noir, fichu blanc à pois bleus, de trois quarts à gauche. Non signé, non daté. Dimensions 0,455×0,34. A M. L. Rehfous, antiquaire, Genève, 1942.

Miniature.

48. — *Inconnu.* — Musée de Genève. Voir plus haut.

III. JÉRÉMIE ARLAUD.

Jérémie Arlaud (1758-1827), élève de son frère aîné, le miniaturiste Louis-Ami Arlaud-Jurine, et comme lui petit-neveu du célèbre Jacques-Antoine Arlaud, le peintre du Régent [1], est un artiste habile, mais sans grand talent, qui, ruiné par l'incendie de son atelier et la perte de ses documents en 1819, termine sa carrière depuis 1820 comme professeur dans une école publique de dessin [2]. On lui doit quelques portraits à l'huile, « d'une grande ressemblance », dit Rigaud, lequel cite « celui de M. Petitpierre, qui est placé dans la salle des séances de la Société des Arts » [3], où on le voit encore aujourd'hui. On a exposé de lui, en 1921, à Lausanne, le portrait de Du Pont, général au service de Hollande, qui avait épousé Eléonore

[1] Sur cet artiste, DEONNA, *Les arts à Genève*, 399, fig.

[2] RIGAUD (2), 255; *S.K.L.*, s. v.; BENEZIT, s. v.; THIEME-BECKER, s. v.; DEONNA, *Les arts à Genève*, 395, 400. Sa fille, Mme Laurent-Arlaud, fut miniaturiste. RIGAUD, *l. c.*; DE MONTET, *Dictionnaire des Genevois et Vaudois*, I, 14.

[3] On le voit encore dans le salon de la Société des Arts, à l'Athénée, 1942.

Grenier, et qu'il a représenté conduisant sa fille Constance, âgée de cinq ans, à la tombe de sa mère [1]; cette peinture est signée et datée: « J. Arlaud 1797 ».

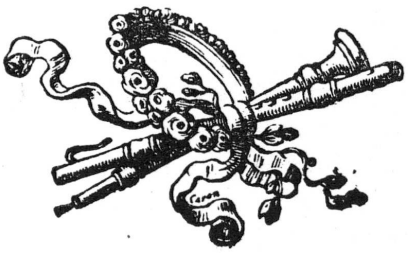
Nous reproduisons ici le portrait à l'huile de « Jean-Louis-Etienne Verrey, ministre du Saint-Evangile, AE 24, Anno D. 1794 », comme le précise une note à l'encre au dos de la toile [2] *(Pl. XIV)*. Le jeune homme est dans son cabinet de travail à la fenêtre ouverte, où est posée une bouteille; une bibliothèque, un lutrin, un clavecin évoquent ses goûts studieux et artistiques; assis près de l'instrument, un livre en main, il regarde devant lui, semble songer, ou plutôt poser devant l'artiste. A l'exemple de Petitot son contemporain, Arlaud ne cherche pas à flatter son modèle, au visage intelligent, mais de traits assez vulgaires, à la coiffure en désordre; il lui donne, comme à l'intérieur où il le campe, une simplicité républicaine et révolutionnaire.

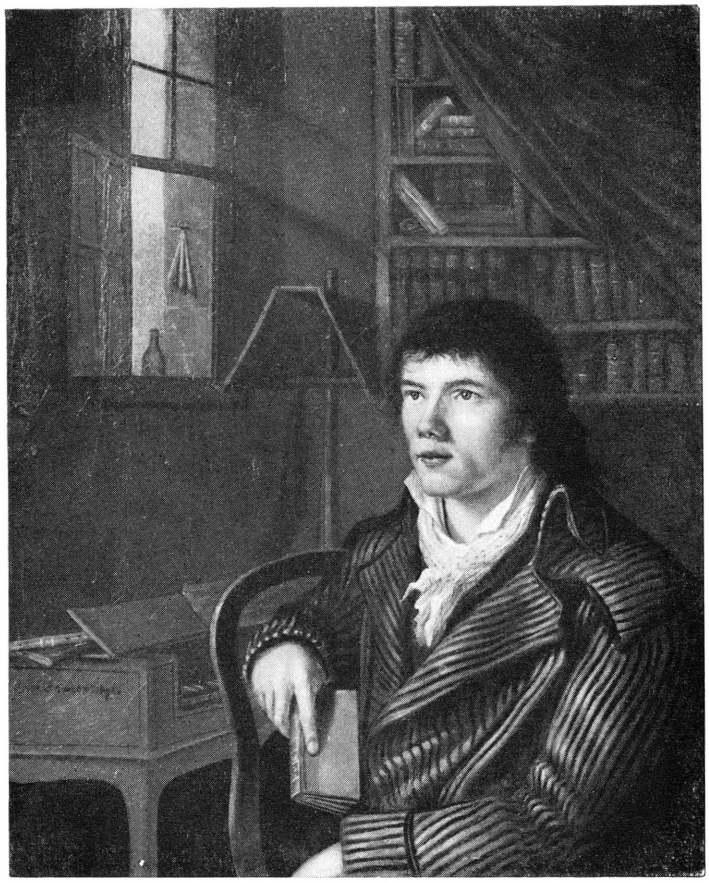
Il a signé son œuvre sur le clavecin: « J^e^ Arlaud cadet pt 1794 ». Bien qu'elle ne soit pas de premier ordre, elle ne manque pas de mérite, dans la pose aisée du modèle, au bel habit rayé, le modelé énergique du visage. Il nous a paru utile de donner de cet artiste un exemple qui peut-être permettra l'identification d'autres de ses œuvres [3].

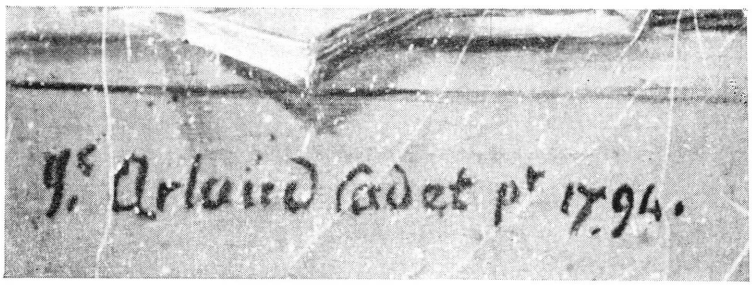
[1] Exposition de portraits anciens, Mon Repos, Lausanne, 1921, 47, n° 100. A Mme de Sévery, Lausanne.

[2] Haut. 0,37, larg. 0,31. Cette toile, qui m'a été montrée en 1942 par M. A. Martinet, expert, est propriété particulière.

[3] Le Musée de Genève possède un dessin « Porte d'un bourg fortifié au bord d'un fleuve », signé « J. Arlaud cadet del. » 0,165-0,25. 1916-33. *Genava*, VIII, 1930, 280.







1-2. Jérémie Arlaud. Portrait de J.-L.-E. Verrey, 1794.